

écrasé la colonnade de la cour des Lions, et qui en ont fait fléchir çà et là les arceaux. Pour en prévenir la chute, on les a assujettis avec d'énormes barres de fer qui traversent la galerie et vont se fixer dans la muraille : grossier système de réparation, qui choque les yeux et nuit singulièrement à la perspective, mais qui du moins a sauvé des chefs-d'œuvre.

Il paraît qu'au commencement de ce siècle l'Alhambra était dans un état d'abandon et de délabrement complet. Il faut rappeler pour l'honneur du maréchal Sebastiani que, pendant qu'il commandait à Grenade, il prit des mesures pour protéger cet incomparable monument; il y fit même faire des travaux de consolidation et de restauration partielle, fit relever les colonnes, réparer les toits. L'invasion française a fait tant de mal en Espagne, qu'il ne faut pas oublier le peu de bien qu'elle y a fait.

Depuis quelques années, grâce à l'initiative du duc de Montpensier, on a commencé un travail suivi de réparation. Ce travail va lentement, l'argent manque; mais il est dirigé et exécuté avec beaucoup de goût. On a déjà, sur quelques dômes, remplacé les tuiles par des briques peintes et vernies. On refait les parties tombées des arcades. On met à nu et on repeint les arabesques qui avaient été recouvertes de plâtre. En symétrie avec la salle du Tribunal, à l'autre bout de la cour des Lions, se trouve une salle longue ou galerie qui vraisemblablement devait être divisée et ornée de la même manière. Quand Grenade fut tombée, Ferdinand et Isabelle, pour prendre solennellement pos-

session de leur conquête, voulurent loger à l'Alhambra. Mais ces murs élevés par des mains impies, et surchargés de versets du Koran, n'étaient pas dignes de recevoir les rois catholiques. On fit venir des maçons espagnols : ils abattirent les ogives, ensevelirent sous une épaisse couche de plâtre les dessins qui couvraient les murs de cette salle, et plaquèrent sur ses élégantes coupoles un plafond chargé de pesants ornements dans le goût italien. Aujourd'hui on abat ces abominables plâtras; on met à jour ce qui reste des délicates ciselures de la voûte, et on va sans doute avec le temps rétablir la galerie dans son état primitif. Il faut au nom de l'art et du goût louer le gouvernement espagnol de ces efforts intelligents et méritoires.

Presque tous les soirs, en sortant de l'Alhambra, nous montons, au coucher du soleil, sur la tour de la Vela. Elle fait partie de la vieille citadelle, Al-Cazaba, dont il ne reste plus que trois tours et des murs à demi ruinés, et qui, du côté de l'ouest, domine la ville et la plaine. La tour de Vela ou de la Vigie est la plus haute de ces tours : elle porte, à son sommet, dans une tourelle crénelée, une cloche dont les sonneries servaient autrefois à régler la distribution des eaux dans la *Vega*<sup>1</sup> de Grenade et le service des irrigations. On a de là une vue admirable.

En face de nous, le soleil, se couchant derrière les Alpuxarras, couvrait comme d'une poussière d'or la

<sup>1</sup> De l'arabe *Bekah*, vallée ou plaine cultivée.

ville étendue à nos pieds, et la Vega, qui déroule jusqu'à dix lieues de là son tapis de verdure, tacheté de blanches villas, pareilles, selon l'expression d'un poète arabe, « à autant de perles orientales enchâssées dans une coupe d'émeraude. » De tous les côtés, l'horizon est borné par des montagnes dont les lignes se croisent avec de molles ondulations. Sur la droite, les rameaux abaissés de la Sierra, plongés déjà dans l'ombre du couchant, étaient d'un violet sombre qui passait rapidement au bleu le plus intense, et se détachait fortement sur un ciel orangé. A gauche, une chaîne plus basse encore et plus lointaine de montagnes se teignait d'un violet pâle, adouci par la brume transparente. Plus à gauche et un peu en arrière, nous voyions se dresser dans le ciel les sommets de la Sierra-Nevada, dont le manteau argenté se colorait de rose et de lilas sous les derniers rayons du soleil déjà disparu à nos yeux. Au premier plan, tout à fait derrière nous, les vertes collines du Généralife; et en descendant leurs pentes, presque à nos pieds, les masses de verdure encore tendre des jardins de l'Alhambra, les Tours-Vermeilles qui en gardent l'entrée; la ville enfin, avec la masse imposante de sa cathédrale, couvrant de ses maisons blanches les flancs de ses quatre collines, et qui semble endormie au murmure éternel de ses fontaines.

Il y a des horizons plus vastes, il n'y en a guère qui aient plus de grandeur; car la grandeur n'est pas dans l'immensité, elle est dans la beauté des lignes, dans les effets de la lumière, dans la puissance des contrastes.

L'Espagne, inférieure à l'Italie par la grâce, a, plus qu'aucun pays peut-être, le charme des contrastes, un mélange singulier de douceur et d'austérité. Ici surtout cet effet est saisissant. Dans la plaine, la végétation de nos climats tempérés, le saule, le peuplier, l'ormeau, se mariant à la vigne; sur les collines, l'oranger, le grenadier, le palmier, s'élevant parmi les nopals gigantesques et les aloès à la hampe fleurie; et au-dessus de cette végétation tropicale, les flancs sombres de hautes montagnes portant un diadème de neiges éternelles.

Je ne sais s'il est un autre lieu au monde qui réunisse en un si étroit espace des aspects aussi variés. Quand on contemple cette contrée si féconde et si riante, baignée d'un air si doux, éclairée d'une lumière si pure, on comprend que Grenade ait laissé dans le cœur des Arabes, dans l'imagination des poètes, dans les souvenirs des voyageurs, une image ineffaçable. Devant ce panorama, j'ai entendu plus d'un touriste s'écrier qu'après le Bosphore et la baie de Naples, il n'y avait rien de plus beau au monde; et je crois que ce n'est pas trop dire.

J'ai longuement parlé de l'Alhambra, et je n'ai rien dit encore de Grenade. C'est que, franchement, il n'y a rien à Grenade que l'Alhambra. Quoi qu'en ait dit M. Théophile Gautier, qui en a fait une description quelque peu fantastique, la ville est laide, sale, sans caractère. La cathédrale, qui présente de loin une masse imposante, est un édifice moderne du plus mauvais goût; le chœur est décoré comme une salle de

spectacle. On y peut voir cependant deux mausolées ornés de belles sculptures : celui de Ferdinand et Isabelle, et celui de Philippe le Beau et de Jeanne la Folle.

Sur les piliers des chapelles qui entourent l'église, on lit cette curieuse inscription, en vieux caractères : « NADIE SE PASEE, HABLE CON MUGERES, NI ESTE EN CORILLOS EN ESTAS NAVES, PENA DE EXCOMUNION Y DOS DUCADOS PARA OBRAS PIAS. » — « Il est défendu de se promener, de parler avec les femmes, ou de s'arrêter en groupes dans les nefs de l'église, sous peine d'excommunication et de deux ducats d'amende pour œuvres pies. » Cela date, dit-on, du temps de l'Inquisition. Mais je pense qu'à Grenade comme ailleurs la défense est bien tombée en désuétude. Dans les églises d'Espagne, on parle, on se promène, on rit comme dans la rue. A Cordoue, les soirs d'été, on va prendre le frais à la mosquée.

Dans le chœur, on montre une statue de saint Pierre, en bois, sculptée par Alonzo Cano : la tête est belle; on l'admirerait davantage si elle n'était pas coloriée. La sculpture coloriée, visant à reproduire la nature jusqu'à l'illusion, a été fort en vogue en Espagne, même à l'époque où le grand art y a fleuri. Ce n'en est pas moins une déplorable déviation de l'art véritable. La sculpture doit imiter la nature en l'idéalisant; elle ne doit pas s'abaisser, par un réalisme grossier, à la copier servilement pour faire illusion aux sens. A ce compte, le sublime de l'art, ce seraient les figures de cire de Curtius, habillées, remuant les yeux, et faisant des

mouvements automatiques. C'est le matérialisme dans l'art. Cette corruption a été favorisée par la tendance qu'ont tous les peuples méridionaux à une certaine idolâtrie. En Italie, les traditions de l'art antique l'ont combattue, mais elle a triomphé en Espagne; et c'est à elle qu'on doit ces images pieuses du Christ, de la Vierge et des saints, qui, au lieu de s'inspirer d'un idéal élevé, ne visent qu'à produire une impression de pitié ou de terreur, par une ressemblance plus ou moins grossière avec la réalité vivante.

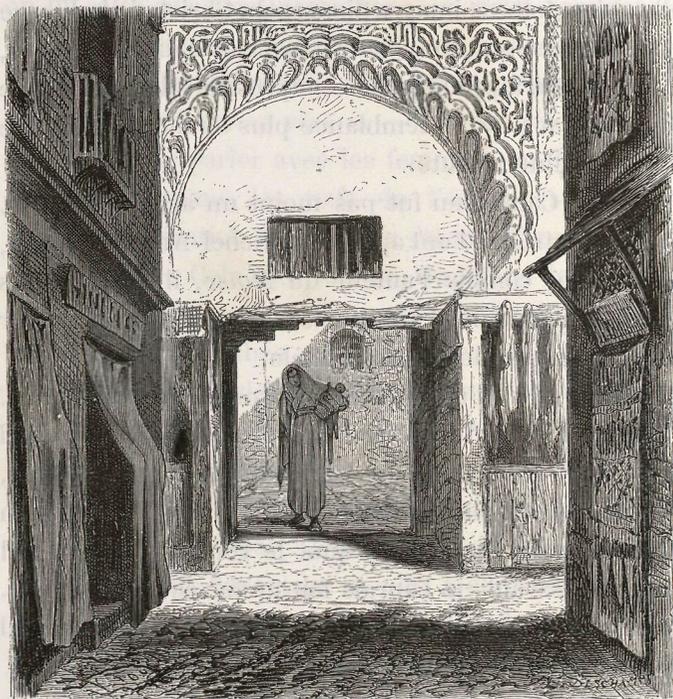
Alonzo Cano n'en fut pas moins un artiste éminent. Ses compatriotes l'ont appelé le Michel-Ange espagnol, parce que, comme l'auteur du *Moïse*, il fut à la fois peintre, sculpteur et architecte : cela ne suffit pas pour justifier un si redoutable parallèle.

Il était fils d'un pauvre charpentier de Grenade. Philippe IV, qui le protégeait, lui ayant donné, quand il fut vieux, une stalle dans la cathédrale de cette ville, le chapitre se plaignit, alléguant le peu d'instruction canonique de l'artiste. A quoi le roi répondit : « S'il était plus savant, je l'aurais fait archevêque de Tolède. Je puis faire un chanoine quand il me plaît, et Dieu seul peut faire un Cano. »

C'était une nature ardente et généreuse, mais un homme bizarre et emporté. Un jour qu'un procureur avare lui marchandait le prix d'une statuette qu'il lui avait commandée, Cano la reprit violemment de ses mains, et la brisa en mille morceaux. On raconte qu'au moment de mourir il repoussa le crucifix qu'on lui présentait, parce qu'il était grossièrement sculpté, et

demanda qu'on lui donnât à baiser une simple croix de bois.

En fait de monuments arabes, ce qui reste dans Grenade même est fort peu de chose : l'ancien marché



aux soies, formé de jolies arcades à colonnes; un charmant édifice, appelé *Casa del carbon*, et dont la porte est du plus beau style mauresque; c'est aujourd'hui un magasin de charbon. Du temps des Maures, c'était la poste; car en cela encore les Maures ont été nos

maitres. Quand Louis XI voulut établir les postes en France, il envoya étudier leur organisation à Grenade.

Enfin on va voir, au bord du Darro, des bains mauresques qui ont été transformés en lavoir public. La construction de ces bains offre beaucoup d'analogie avec les thermes romains : il n'en reste que la piscine et la voûte percée de jours étroits en forme d'étoile. Les Arabes avaient établi en Espagne des bains nombreux, installés à la mode orientale. L'usage fréquent des bains, si conseillé par le climat, était de plus pour eux, comme on le sait, une prescription religieuse. Aujourd'hui, nulle part en Espagne vous ne trouverez de bains convenablement installés. Les Espagnols ne se baignent pas, du moins pendant l'hiver; et, s'ils prennent quelquefois des bains l'été, ce sont des bains froids, bains de plaisir, non de propreté.

Je me souviens qu'à Séville je me fis indiquer un jour un établissement de bains. A l'adresse qu'on m'avait donnée, je trouvai un café : je crus m'être trompé. Nullement; c'était bien là. Les cabinets de bains étaient au bout de la salle où s'asseyaient les consommateurs. Je demandai un bain; on me dit de revenir le lendemain : il fallait bien le temps de le faire chauffer. A Grenade, c'est pis encore. J'avais vu le mot *banos*, écrit en grosses lettres au-dessus d'une porte. Cette fois, je croyais être bien sûr de mon affaire : l'établissement était fermé depuis un an.

On dirait qu'en cela les Espagnols ont pris volontairement le contre-pied des Arabes; et de fait, il semble

que les antipathies de race et les haines de religion ont accru, sous ce rapport, leurs tendances naturelles. On sait que l'usage fréquent des bains était devenu, dans les derniers temps, contre les Maurisques, un indice d'attachement au mahométisme, et un motif de persécution. Mais aujourd'hui, que la foi n'est plus en péril, les Espagnols ne pourraient-ils pas apprendre à se laver un peu?

Nous avons passé trois jours à Grenade, et ces trois jours nous avaient semblé un rêve. Nous étions si bien à notre petit hôtel Ortiz, entourés de soins par de bonnes gens, au milieu d'une société aimable et distinguée, à la porte de l'une des merveilles du monde, dans un site splendide, sous un ciel radieux, qu'il nous eût été doux d'y prolonger notre séjour. En voyage, comme dans la vie, on rencontre rarement de ces étapes privilégiées où tout vous invite et vous charme : on voudrait s'arrêter, y dresser sa tente. L'homme et le voyageur sont poussés en avant par une implacable nécessité. Marche ! Et il faut marcher.

Le bateau de Malaga pour Carthagène partait le lendemain. Si nous le manquions, il fallait attendre huit jours ; c'était un trop long retard : le départ fut donc résolu, non sans regret. Ce qui ajoutait à notre tristesse, c'est que nous nous séparions d'un de nos compagnons de voyage, M. Sch<sup>\*\*\*</sup>, cet aimable Sicilien que nous avons rencontré à Andujar, et qui depuis lors ne nous avait pas quittés ; homme charmant et bon, du meilleur monde, de l'esprit le plus fin, qui nous

avait inspiré une vive sympathie. C'est le charme de la vie de voyage, qu'on y fasse parfois de ces heureuses rencontres; c'est sa tristesse, qu'on soit condamné à se quitter quand la liaison est devenue douce et que le cœur s'est donné.

Mais le sort avait décidé que nous reverrions Grenade et notre ami. *C'était écrit!* Allah est grand, et les diligences espagnoles n'arrivent pas toujours à destination.

La nôtre partait à quatre heures du soir; nous devions être à Malaga le lendemain matin de bonne heure. Le galop des mules nous emportait rapidement loin de la ville enchantée des Maures. J'avais le cœur gros, je me penchais de temps en temps pour jeter encore un regard sur les tours rouges de l'Alhambra, qu'éclairait le soleil couchant; et quand, au bout de la Vega, au tournant de la route, la brillante vision disparut à nos yeux, je compris la douleur de Boabdil, et, comme lui, je ne pus retenir un soupir.

Nous arrivâmes avant la nuit au bord d'un petit torrent, qu'il fallut traverser à gué. Les eaux, gonflées par les pluies du printemps, avaient emporté le pont. On avait établi une passerelle pour les piétons; mais de la reconstruction du pont, nul n'avait l'air de s'en préoccuper. Les administrations espagnoles ne sont pas si pressées. En attendant, il suffisait d'un orage qui eût grossi un peu plus la rivière, pour intercepter complètement les communications entre Grenade et Malaga; et c'est ce qui arrivait quelques jours plus tard.

Enfin nous passâmes sans encombre, les mules ayant de l'eau jusqu'aux épaules. Il faisait nuit quand nous entrâmes à Loja. La diligence s'arrête pour relayer devant une posada, qui s'appelle pompeusement la *fonda de los Angeles* (l'hôtel des Anges). Comme dans toutes les posadas, on entre par l'écurie. En fait



d'anges, nous ne trouvons là que des muletiers, qui dormaient étendus dans tous les coins de la cuisine, et deux brunes hôtesses, un peu chargées d'embonpoint, mais accortes, avenantes, au rire épanoui, et aux yeux fort beaux.

On repart à dix heures, et chacun s'arrange pour dormir, comptant bien ne se réveiller qu'à Malaga. Mais vers une heure du matin je m'aperçois que notre

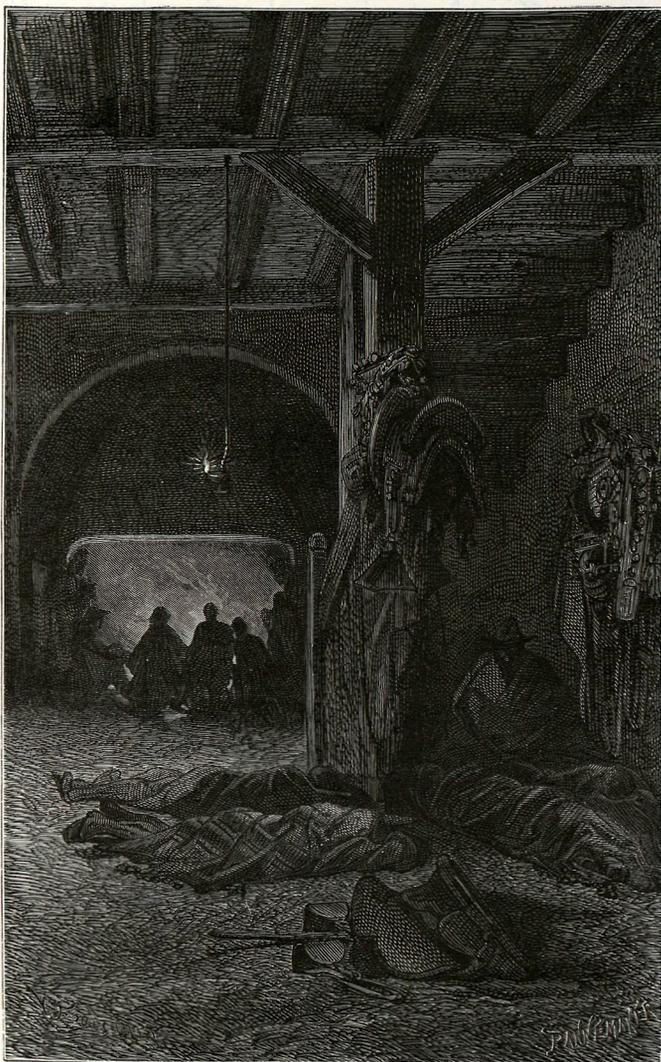
marche se ralentit : on ne va plus qu'au pas. Pourtant la route ne monte point. J'interroge le mayoral, qui fait semblant de dormir. Bientôt la diligence s'arrête, et on nous invite à descendre. Qu'est-ce que cela veut dire ? qu'est-il arrivé ? Nous apprenons alors qu'un des essieux de la voiture est brisé. Impossible d'aller plus loin. On se frotte les yeux, on descend, et de tous côtés à la fois on interpelle le mayoral. Comment cet accident s'est-il produit ? Nous n'avons éprouvé aucun choc. Comment à Grenade n'a-t-on pas vérifié l'état des essieux ? comment ne s'est-on pas aperçu de cette rupture à Loja, où nous aurions trouvé secours et abri ?

La situation n'était pas précisément gaie. Nous étions à quatre lieues de Loja et à six de Malaga, au milieu de montagnes désertes, dans le site le plus affreux et le plus désolé. La nuit était noire, et une bise glaciale soufflait des gorges de la sierra. Notre seul asile était une misérable *venta*, la *venta de los Arazolès*, je n'ai pas oublié son nom, espèce de cabaret borgne, situé au bord de la route, et devant lequel la diligence s'était arrêtée : trop heureux encore de trouver en pareil lieu un refuge quelconque. Il n'y avait pas à délibérer. Nous suivons donc piteusement nos mules déjà dételées, et nous entrons après elles par l'unique porte de la maison. Elle se compose de deux pièces pavées qui communiquent ensemble. La plus vaste et la plus confortable est au fond, en face de la porte : c'est l'écurie ; la seconde est la cuisine, au fond de laquelle s'ouvre une large cheminée, profonde de deux à trois mètres, avec un

vaste manteau sous lequel un homme peut passer debout. Le feu est au milieu de l'âtre; on circule tout alentour. Une lampe de fer suspendue au manteau de la cheminée éclaire l'appartement. Ni chambres, ni lits : au-dessus il n'y a que des greniers et des soupentes, où juchent les maîtres du logis. C'est dans cet aimable séjour qu'il nous fallait passer la nuit.

Des muletiers, des paysans, enveloppés dans leurs mantes et couchés à terre, ronflaient le long des murs. Quand nous entrâmes, des Espagnols qui étaient descendus de voiture avant nous s'étaient déjà emparés de quatre ou cinq chaises de paille, seuls sièges qui fussent dans la venta, et fumaient rangés autour du feu. Il ne restait plus pour les dames qu'une chaise boiteuse. Aucun d'eux ne bougea : un Espagnol ne se dérange jamais. Trois voyageurs se levèrent cependant, et offrirent poliment leurs sièges et leur place au foyer : je me hâte de dire que c'étaient des Anglais. Enfin chacun se case comme il peut dans un coin, et tâche de prendre patience en attendant le jour. Ce tableau d'intérieur ne manquait pas de couleur locale. Une poule, tapie dans le coin de la cheminée, abritait paisiblement sa couvée. Les mules, qui piaffaient à côté en mangeant leur orge, allongeaient de temps en temps la tête dans notre chambre à coucher. Des hirondelles qui avaient suspendu leur nid aux poutres du plancher montraient par moments au dehors leurs petites têtes noires, inquiètes de ces hôtes nombreux et de ce bruit inaccoutumé.

Le mayoral, sans se soucier davantage de nous, était



merie d'Espagne. Nos gendarmes couchent avec une



Le mayoral, sous le soutien de voyage de nous, était

allé se coucher dans le grenier au foin. Nos compagnons de voyage, M. de L\*\*\* et M. du S\*\*\*, furieux de l'incurie de ce drôle, vont sur la route à la recherche des gardes civils : ils veulent porter plainte et s'informer s'il n'y a pas quelque moyen de continuer notre voyage jusqu'à Malaga. Au bout d'une heure ils rentrent : ils n'ont point trouvé de gardes civils ; mais ils ont aperçu des hommes de mauvaise mine qui semblaient les suivre et les observer. Comme ils étaient sans armes, ils ont jugé prudent de venir chercher leurs revolvers. Nous nous rappelons alors avoir vu sortir de la venta, quelques instants après eux, deux des hommes qui dormaient couchés à terre. Il n'y a plus, dit-on, de brigands en Espagne ; brigands de profession, s'entend ; mais à l'occasion tout paysan espagnol est voleur, et ne se fait faute de détrousser les voyageurs.

Le jour venu, nous apprenons que le *delantero* est parti à cheval pour aller chercher du secours. Toutefois cela ne nous console guère : il paraît qu'on ne peut trouver à Loja ni un essieu pour remplacer le nôtre, ni un forgeron pour le réparer. Il faut aller jusqu'à Grenade chercher une autre voiture : mais elle ne peut être ici que dans dix à douze heures ; nous n'arriverons à Malaga que demain ; et il sera trop tard, le paquebot sera parti.

Un jeune paysan, à qui on a promis une grosse *propina*, nous amène enfin, vers six heures du matin, deux gardes civils : j'ai déjà dit que c'est la gendarmerie d'Espagne. Nos gendarmes écoutent avec une

